

MORIMOND ET L'ARCHITECTURE CISTERCIENNE EN ALLEMAGNE *

par Bernd NICOLAI

L'abbaye de Morimond, autrefois située à la limite de la Bourgogne et de la Lorraine, était l'une des premières abbayes de l'ordre des Cisterciens qui, comme l'abbaye-mère de Cîteaux, disposaient d'importantes filiations dans toute l'Europe : dans le cas de Morimond, principalement en Espagne et en Allemagne. A la suite de la Constitution civile du Clergé décrétée par la Constituante en 1790, toutes les abbayes furent vendues puis détruites au début du XIX^e siècle (1). Comme celle de Morimond, les églises de Clairvaux, Cîteaux et La Ferté subirent ce sort ; seule, l'église de Pontigny fut épargnée.

Ces pertes sont d'autant plus douloureuses que, justement, au travers de ces constructions, un changement de paradigme se faisait sentir au sein de l'architecture cistercienne de la deuxième moitié du XII^e siècle ; cela signifiait tant un éloignement de l'architecture bourguignonne faisant suite à Cluny III, qu'une dispute créative avec l'architecture du premier art gothique naissant de l'Ile-de-France et de Champagne (2).

Contrairement aux autres fondations, Morimond, fondée en 1115 comme sa sœur jumelle de Clairvaux, resta toujours dans l'ombre. Les recherches faites jusqu'à Eydoux, surtout la chronique de Dubois, estimaient que l'église primitive provisoire avait été construite sous l'abbé Gauthier I^{er}, en 1130, tandis que la grande église daterait des années 1230 à 1253 parce que la consécration aurait eu lieu en 1253 (3). Dubois restituait tout à fait hypothétiquement un chevet circulaire pour l'édifice. Sur le plan de perspective aérienne de l'Atlas de Morimond (plan Naudin) qui était déjà connu autrefois et qui date de 1784, on voit l'église avec un chevet à mur droit (4). En effet, la vue perspective aérienne ne différenciait pas les différentes parties de l'architecture et montrait tout le sanctuaire et les parties du transept sous un même toit. Dans sa restitution graphique du cloître, Dubois faisait tout simplement abstraction de la représentation du chevet, d'autant que le plan de Naudin ne se conciliait pas avec sa thèse de l'abside semi-circulaire (5).

Le plan de l'église ne fut connu que lors des fouilles autorisées par les Monuments historiques et menées par Henri-Paul Eydoux (1954-1955). Eydoux travailla alors dans des circonstances hasardeuses, avec un groupe de volontaires, sans moyens suffisants. Ceci doit être pris en considération quand on constate aujourd'hui que la documentation sur les fouilles est incomplète et que cela crée des problèmes.

Après deux campagnes, il est devenu clair que Morimond ne possédait pas un chevet circulaire comme Dubois l'affirmait, mais un sanctuaire rectangulaire qui était ceinturé par un déambulatoire et des chapelles rayonnantes (6). On pouvait alors comparer Morimond à Cîteaux II et Eydoux la nomma « plan-frère » (7). Parallèlement, il apparaissait que le plan de Morimond comportait des erreurs et ne pouvait plus être considéré comme document historique architectural. La publication des conditions de travail des fouilles déjà citées et de la connotation avec Cîteaux a vite provoqué des désaccords qui s'appliquaient surtout à la datation, mais pas à la restitution ; celle-ci ne fut remise en question qu'en 1970 par Heinrich Grüger ; Eydoux a d'ailleurs encore pu y répondre dans ses derniers écrits (8).

Une nouvelle analyse s'avère nécessaire car on constaterait alors que Morimond prend une nouvelle position au sein de sa filiation, surtout dans les pays de langue allemande. Ainsi, on peut davantage attirer l'attention sur l'idée de Eydoux d'après laquelle d'importants monastères allemands dépendraient architectoniquement, par leur filiation, de l'abbaye-mère de Morimond, idée qui était l'un de ses motifs pour ses recherches sur Morimond (9).

La restitution de Morimond

D'après ses fouilles, Eydoux restitua un sanctuaire rectangulaire entouré d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes, comparable à celui de Cîteaux II (fig. 1, 2) (10).

Eydoux mit au jour une petite partie de la nef et principalement les fondations du chevet. Il a pu alors procéder à la reconstitution de la structure intérieure du sanctuaire (fig. 1, voir légende n° 2).

Comme Eydoux n'a pas dégagé systématiquement le transept, on ne peut pas tirer de conclusions sur l'organisation intérieure de celui-ci, ce qui, pourtant, serait d'une grande importance quant à la restitution générale du chevet. D'après ses fouilles, Eydoux était persuadé que le pilier nord-ouest du sanctuaire et le pilier nord-est de la croisée du transept ne faisaient qu'un ; à la suite de quoi, il restitua un chevet à étage « à la Cîteaux II », mais sans chapelles collatérales de transept (fig. 3, 5) (11). Selon Eydoux, ce modèle hypothétique de Morimond aurait servi de prototype à sa fille de Ebrach (avec des chapelles de transept) et, dans sa forme propre — sans chapelles de transept — à Riddagshausen (12).

A l'aide de références historiques sur lesquelles nous reviendrons plus tard, Eydoux a daté le chevet de Morimond entre 1155 et 1170. Cela signifie que Morimond aurait eu un chevet à étage rectangulaire avant Cîteaux II (13). La reconstitution de Eydoux présente deux points discutables :

1) Comme La Ferté et Pontigny, Morimond possédait un transept large. C'est pourquoi il paraît invraisemblable que, contrairement à Cîteaux, Clairvaux, La Ferté et Pontigny, le transept n'ait pas eu de chapelles collatérales. A Cîteaux, Pontigny et Clairvaux, des chapelles flanquaient même le transept des deux côtés. Sur le plan de Eydoux, si l'on dessine des voûtes dans le transept et dans le croisillon, on obtient alors des voûtes plus larges que dans la nef centrale ; la croisée surtout prendrait alors des dimensions importantes. Mais il faut aussi tenir compte du fait que le plan n'offre pas de mesures exactes.

2) Il existe un second plan de Morimond qui fut érigé par un capitaine d'artillerie, le neveu du dernier abbé, quelques années avant la dissolution du monastère et de la destruction qui s'ensuivit en 1789 : le plan Dom Chautan (14).

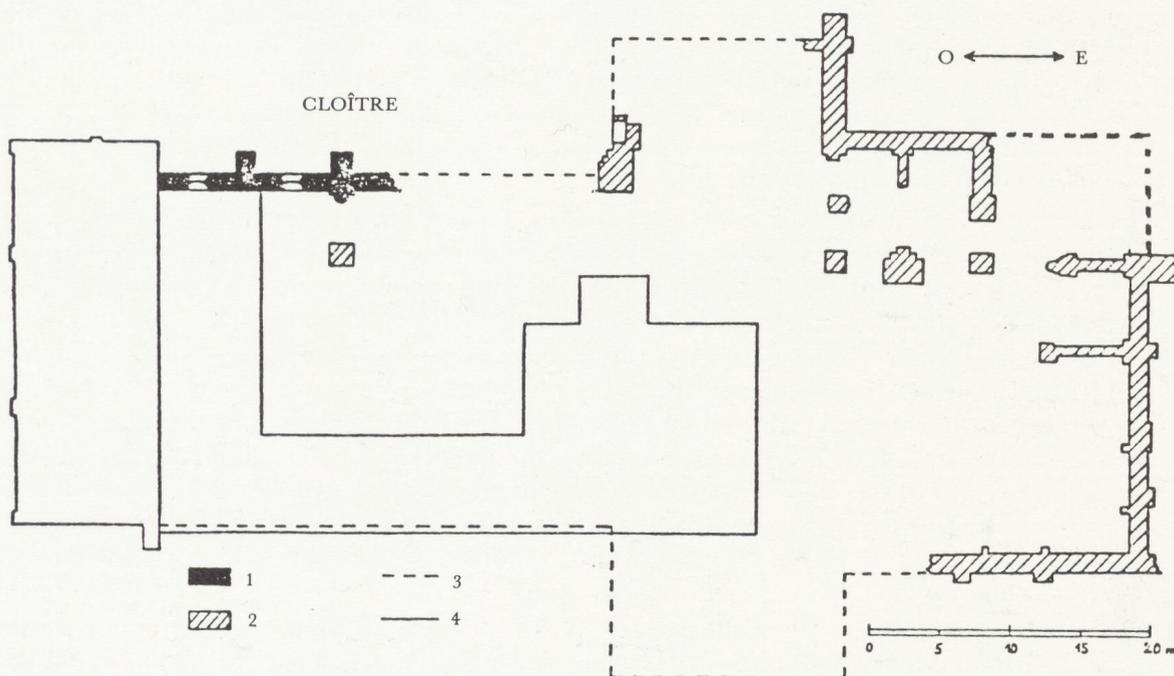
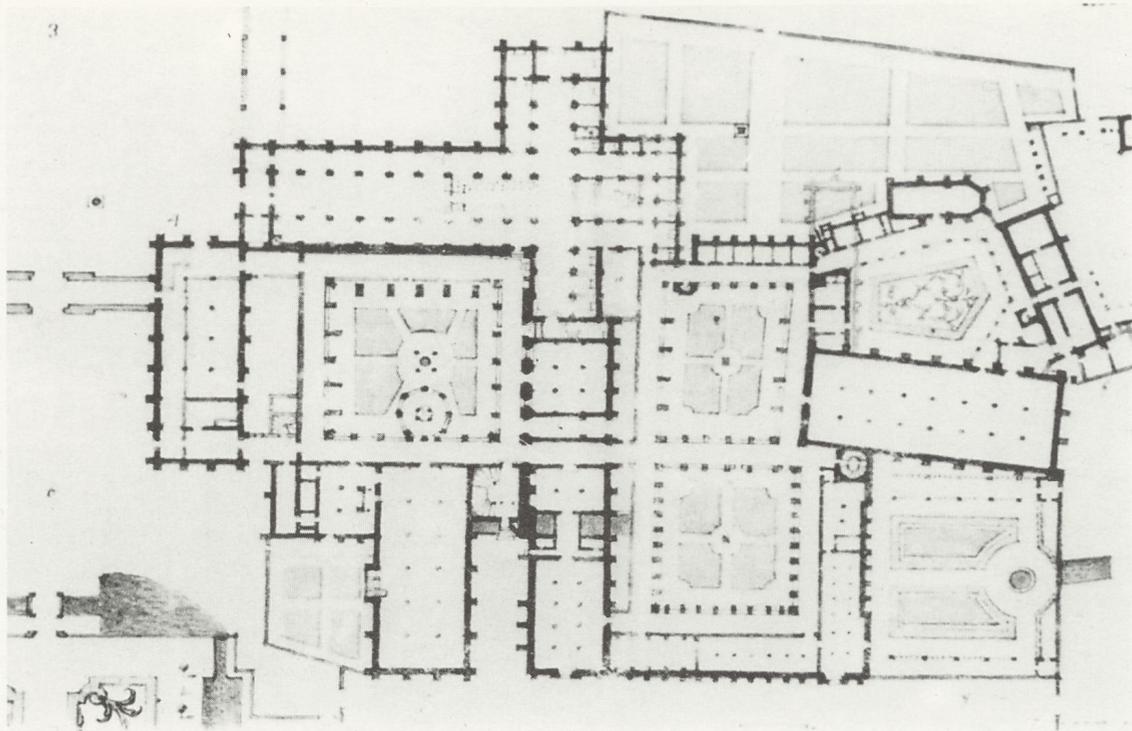
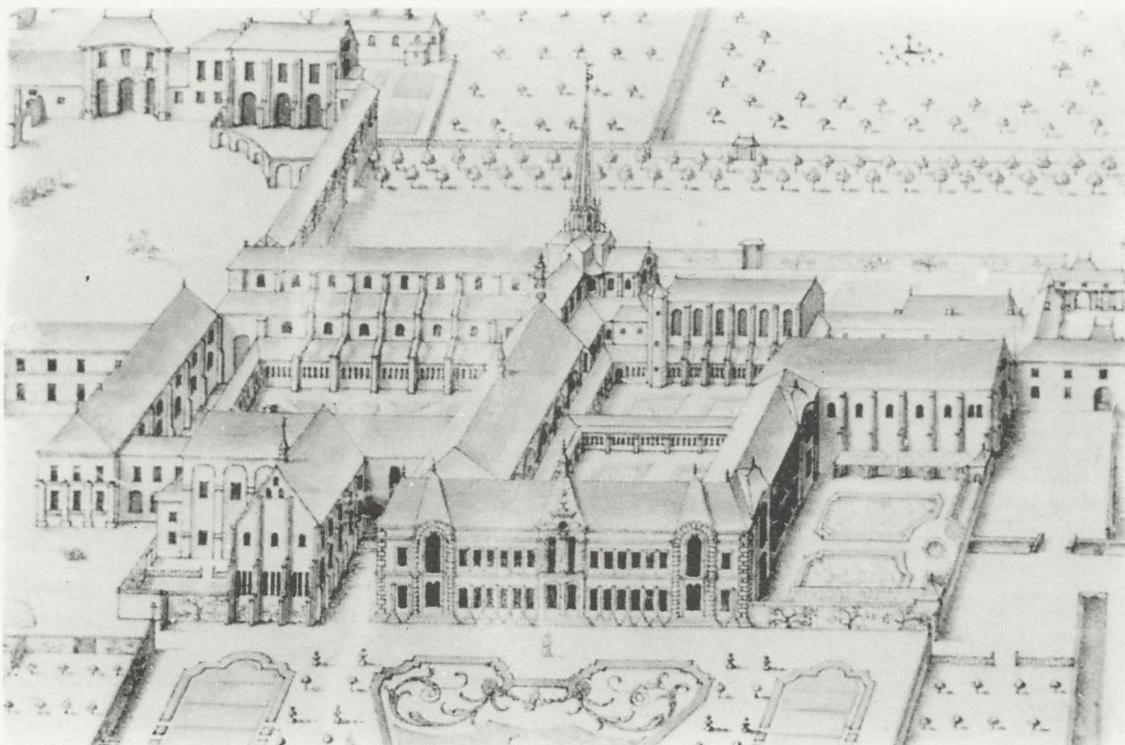


FIG. 1. — MORIMOND, PLAN DE FOUILLES D'APRÈS EYDOUX

1 : Parties encore en élévation. 2 : Parties mises au jour pendant les fouilles. 3 : Tracé restitué. 4 : Bâtiments modernes.

FIG. 2. — CÎTEAUX, PLAN PRINSTET (*ATLAS DE CÎTEAUX*), 1718FIG. 3. — CÎTEAUX, VUE DU CLOÎTRE (*ATLAS DE CÎTEAUX*), 1718

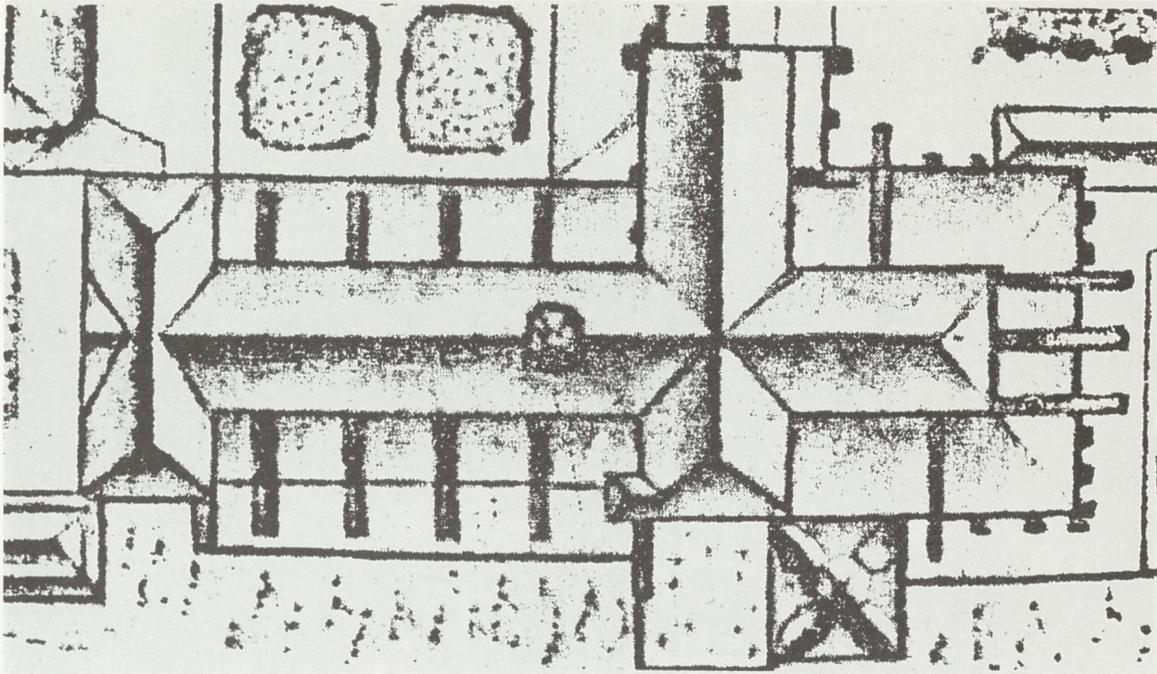


FIG. 4. — MORIMOND, PLAN DE DOM CHAUTAN, 1789

Le plan de Dom Chautan

Si l'on compare ce plan à celui de Eydoux (fig. 1, 4), on remarque qu'ils présentent tous deux le même type. Pourtant, le plan de Dom Chautan est beaucoup plus précis que celui de l'Atlas de Morimond. Grüger a montré qu'il était basé sur des mesures exactes (15). Eydoux publia son plan en 1958 dans un essai détaillé, sans toutefois l'avoir confronté avec sa propre restitution (16). Sur le plan de masses de Dom Chautan qui présente une vue exacte du bâtiment, on peut reconnaître les toits et les arcs-boutants, mais ni murs ni fenêtres.

A l'ouest de l'église, on peut voir la bibliothèque rectangulaire et transversale qui fut construite au XVIII^e siècle à l'emplacement des deux travées situées le plus à l'ouest (17). Juste à côté, à l'est, se trouve la nef basilicale. La nef centrale a été renforcée de chaque côté par des arcs-boutants : ceux du côté sud sont incorporés dans une autre rangée de chapelles du sud qui avait été ajoutée postérieurement ; ceux du côté nord s'appuient sur l'aile sud du cloître — pour des raisons topographiques, toute la clôture était dirigée vers le nord — tandis que la nef collatérale nord et l'aile du cloître se trouvaient sous un même toit. A l'ouest de la croisée du transept, on peut reconnaître une flèche placée entre la première et la deuxième travée. Le bras transversal nord présente une structure à quatre travées, comme le montre

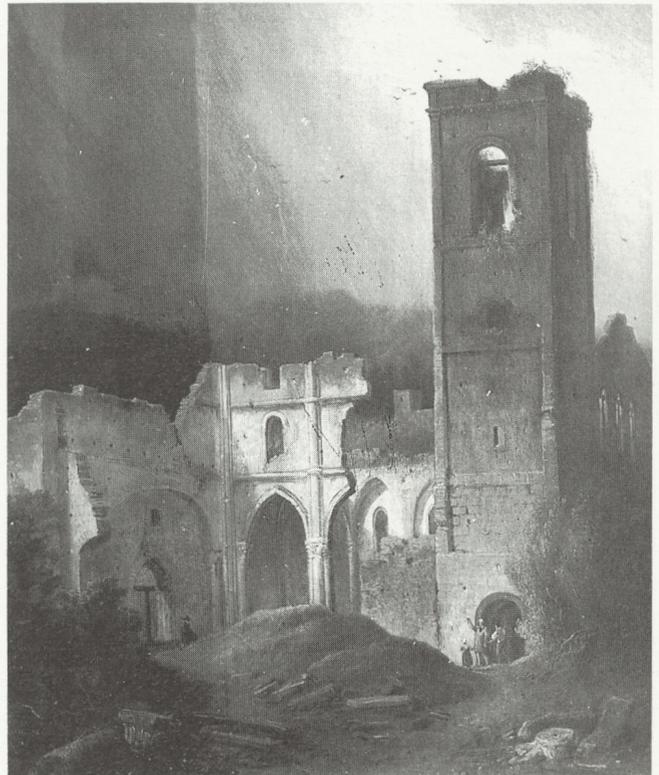


FIG. 5. — MORIMOND, VUE DES RUINES AVEC LE CLOCHER ET LA NEF OCCIDENTALE, PEINTURE DE PERNOT, VERS 1818
(Chaumont, Bibl. municipale)

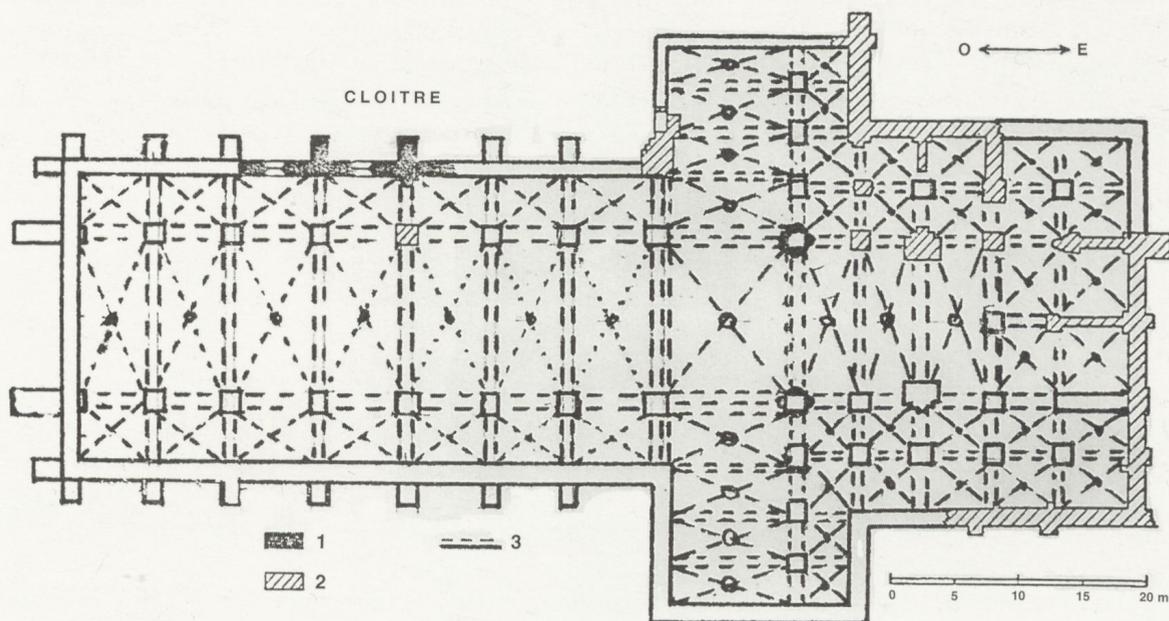


FIG. 6. — MORIMOND, RESTITUTION DE L'ORGANISATION INTÉRIÈRE AVEC LES TRAVÉES

1 : Parties en élévation. 2 : Parties mises au jour pendant les fouilles. 3 : Parties restituées.

la série de contreforts du mur occidental. L'arc-boutant du nord-ouest paraît plus épais. Vers l'Orient, sur le bras transversal nord, on reconnaît une suite de chapelles de transept qui, à partir de la deuxième travée du mur nord, se trouve sous le même toit que le déambulatoire et les chapelles rayonnantes. Une autre flèche est située sur la façade du transept nord. Le transept méridional, comme nous le savons, a été raccourci ultérieurement de deux travées; c'est pourquoi, sur le plan, il est aligné avec le mur sud des chapelles. On voit encore quelques fragments de l'ancien mur occidental dans la prolongation du clocheton qui formait le coin sud-ouest, au XVIII^e siècle. Le mur devait subsister en tant que mur oriental des chapelles extérieures à la nef collatérale sud. Le transept a été fortement dévasté par la guerre de 30 ans (18).

Finalement, le sanctuaire abrite sous un même toit déambulatoire et chapelles, ainsi que trois grands arcs-boutants sur le côté oriental dont chacun se prolonge par un autre au nord et au sud et qui sont décalés les uns par rapport aux autres; entre eux se trouvent de simples contreforts. Une annexe située au coin nord-est fait partie d'un jardin du XVII^e ou XVIII^e siècle (19). Au coin sud-est, entre le transept du sud et les chapelles méridionales, se dresse un imposant clocher qui date du XVIII^e siècle au plus tard et dont on dispose de multiples reproductions (fig. 5). Si l'on restitue la série de travées qui peut être facilement retrouvée grâce aux emplacements visibles des contreforts, on voit alors apparaître en plus du bâtiment de la bibliothèque à deux travées, une nef à sept travées, des bras transversaux à quatre travées avec des chapelles collatérales orientales. Le sanctuaire à trois travées est entouré par un déambulatoire et douze chapelles qui sont réunis sous un toit. A la suite des six chapelles de transept, on a un édifice comportant dix-huit chapelles. Les marques des petits contreforts dans les chevets ne sont pas reproduits avec exactitude puisqu'ils présentent un contrefort de trop de chaque côté (fig. 6). On a pu corriger ces erreurs grâce à un plan de fouilles. Mais les contradictions existant entre la restitution de Eydoux et le plan de Dom Chautan (fig. 4, 6) n'en sont pas pour autant évincées (20). Les conclusions relatives aux fouilles effectuées par Eydoux sont donc les suivantes: du fait que l'on n'avait pas déterré les piliers des croisillons orientaux, on n'avait pas pu constater que les transepts avaient des chapelles collatérales. En outre, l'insuffisance des examens des piédroits entre le déambulatoire et les chapelles a empêché de découvrir que les éléments de construction ne sont pas étagés les uns par rapport aux autres, mais que leurs voûtes sont établies à des hauteurs équivalentes. Pour aboutir à des vérifications satisfaisantes, il faudrait procéder à de nouvelles fouilles à Morimond.

A part l'erreur se rapportant à la disposition des contreforts de chevet, nous pouvons considérer comme sûr le plan de Dom Chautan en tant qu'élément de base d'une comparaison critique. Contrairement au plan de

Morimond et de la restitution de Dubois, il montre un plan de construction exact et permet d'identifier les différentes parties de la construction. Il n'y a pas de raisons convaincantes de supposer avec Eydoux que, précisément, la construction du toit au-dessus du déambulatoire et des chapelles serait une simplification du dessinateur (21).

De même, les églises détruites de Clairvaux et de Cîteaux sont toujours reconstituées à partir de vues datant du XVIII^e siècle, bien que la question d'un contrôle se pose là aussi. Justement à cause des fouilles de Eydoux, il n'y a pas de raison de mettre en doute par principe la représentation de l'église du plan de Dom Chautan. Ce plan représente d'ailleurs une source historique et figurative de premier ordre pour l'abbatiale de Morimond qui, de nos jours, est pratiquement complètement disparue.

Datation de Morimond

L'évêque Othon de Freising se rendait au chapitre général de Cîteaux en 1158 lorsqu'il mourut à Morimond et qu'il y fut enterré dans le sanctuaire. C'est sur cette information que Eydoux fonde sa première datation du chevet de Morimond. Othon, fils du margrave Léopold III d'Autriche, était entré à l'abbaye, en tant que moine en 1132, en devint abbé en 1137/1138, avant d'être nommé évêque de Freising, en Bavière (22). Cette date de 1158 s'oppose à celle de 1253 où aurait eu lieu la consécration de l'église par l'évêque de Langres, en présence de l'abbé Cono (23).

La datation précoce de Eydoux a été bien vite controversée (24). Au cours de la dispute se distinguèrent deux thèses : l'une d'elles avançait que l'église de Morimond de 1158 serait le bâtiment exhumé lors des fouilles et aurait servi de prototype à Cîteaux II, tandis que l'autre arguait que Othon de Freising aurait été inhumé dans



FIG. 7. — MORIMOND, PARTIE EXISTANTE (ANCIENNE NEF COLLATÉRALE NORD), 1982



FIG. 8. — MORIMOND, CHAPITEAU DANS LE MUR EST DE L'ANCIENNE BIBLIOTHÈQUE, 1957

un bâtiment qui aurait précédé celui-ci, intitulé Morimond I (25). Le chevet dégagé succéderait au contraire à Cîteaux II et aurait été consacré en 1253.

Eydoux affirme avoir creusé très profondément sous le sanctuaire et n'avoir trouvé aucune trace d'une église plus ancienne, mais cette information n'explique rien dans ce contexte (26). En effet, il est possible de formuler l'hypothèse suivante : Morimond I serait comme Cîteaux, Clairvaux, Pontigny et La Ferté, un édifice au chevet sobre, terminé par un mur droit ou en abside. Morimond II serait comme Pontigny II une église transformée et agrandie par rapport à l'édifice primitif.

En réaction à la contre-attaque de de Grüger, Eydoux avait concédé qu'il y aurait eu deux phases de construction de l'église (nef et transept en 1160, sanctuaire pendant la première moitié du XIII^e siècle) (27). Il a écarté l'existence des chapelles de transept. Mais il est à peine concevable que, comme Eydoux l'avancait récemment, toute la nef soit un ouvrage du XII^e siècle. Selon lui, lors de la transformation du sanctuaire, le transept aurait été rehaussé et la nef vraisemblablement allongée, comme à Pontigny (28). Le style des consoles et des chapiteaux des deux travées occidentales des murs encore existants de la nef collatérale, c'est-à-dire les troisième et quatrième travées de l'ouest, possèdent des éléments architecturaux des années 1230 (fig. 7, 8) (29).

Dans ces conditions, Eydoux n'aurait eu aucune chance de trouver les restes d'une église primitive dans le sanctuaire dégagé puisque l'extension de l'édifice reposait sur un terrain vierge. De nouvelles fouilles pourraient analyser sérieusement ces questions de chronologie et de séries de constructions. Cela serait d'autant plus souhaitable que, en conséquence, l'histoire de la construction de Morimond ne serait plus un mystère et que l'abbaye trouverait enfin une place fixe au sein des édifices des autres abbayes premières.

Finalement, on peut donc retenir qu'une église existait déjà à la mort d'Othon, en 1158, mais ce ne pouvait pas être la même que celle qui figure sur le plan de Dom Chautan. Par conséquent, l'église mise au jour par Eydoux ne peut donc être que le deuxième édifice monumental de Morimond.

Quel rôle a joué Morimond parmi les abbayes de l'Ordre ?

Le style architectural des églises cisterciennes a pris naissance en Bourgogne. C'est Bernard de Clairvaux qui, jusqu'à sa mort, établit des règles qui allaient être déterminantes pour l'architecture des cloîtres et des églises. En réaction violente à Cluny — où venait justement d'être érigée Cluny III (1088-1125), l'une des plus grandes églises chrétiennes de l'époque — il en condamna les dimensions et les décors exagérés, ce qui, selon lui, allait contre le principe monastique et était trop séculier (30). Il n'admettait pas que l'*ecclesia* architecturale soit la transposition visuelle de la magnificence de Dieu. D'après le « plan bernardin », l'église était réduite à un oratoire, comme on peut encore le voir à Fontenay (Côte-d'Or). Pour respecter à la lettre les textes de saint Benoît, il fallait mettre en valeur les façades occidentales et orientales des églises. Au cours des « laudes » et des « complies », les rayons du soleil devaient pouvoir pénétrer sans encombre dans l'édifice, par de grandes baies, pour que la lumière filtrée par les vitraux illumine le plain-chant qui, ainsi était le reflet vivant de l'embrasement de la foi et, par analogie, devenait la seule image de la magnificence de Dieu (31).

Sur le plan architectonique, on avait recours à l'architecture sacrée des X^e et XI^e siècles qui présentait de petites églises aux voûtes en berceau, sans claire-voie, et souvent, au chevet droit (32). Le principe le plus important des premières générations d'églises cisterciennes bâties en pierre, vers 1130/1140, est d'ajouter à la nef un sanctuaire, des transepts et des bas-côtés. De ce fait, la croisée a été architectoniquement dévalorisée. Comme la liturgie, les églises des Cisterciens ne sont pas issues de principes esthétiques mais « d'une réforme de la pensée monastique » (33). D'après cette réforme, l'église, l'oratoire, tenait encore une place très importante dans le monastère, mais en rapport direct avec « la règle de vie », elle était subordonnée à tout le complexe de celui-ci. Le « plan bernardin », restitué avec minutie par les historiens d'art au cours des dernières décennies, n'était pas un plan de construction obligatoire pour les bâtiments religieux cisterciens (34). Certaines modifications sont dépendantes du paysage, comme le montrent les constructions à cinq absides, en Allemagne. La conception d'un « type d'église bernardine » construite d'après ce plan de construction n'attache pas assez d'importance à la structure spatiale des églises. Une typologie aussi réduite ne considère ni le style de voûte, ni la répartition de la lumière, ni l'étude des dimensions et des proportions des édifices, qui sont dévalorisés interprétativement. C'est ainsi qu'en Allemagne

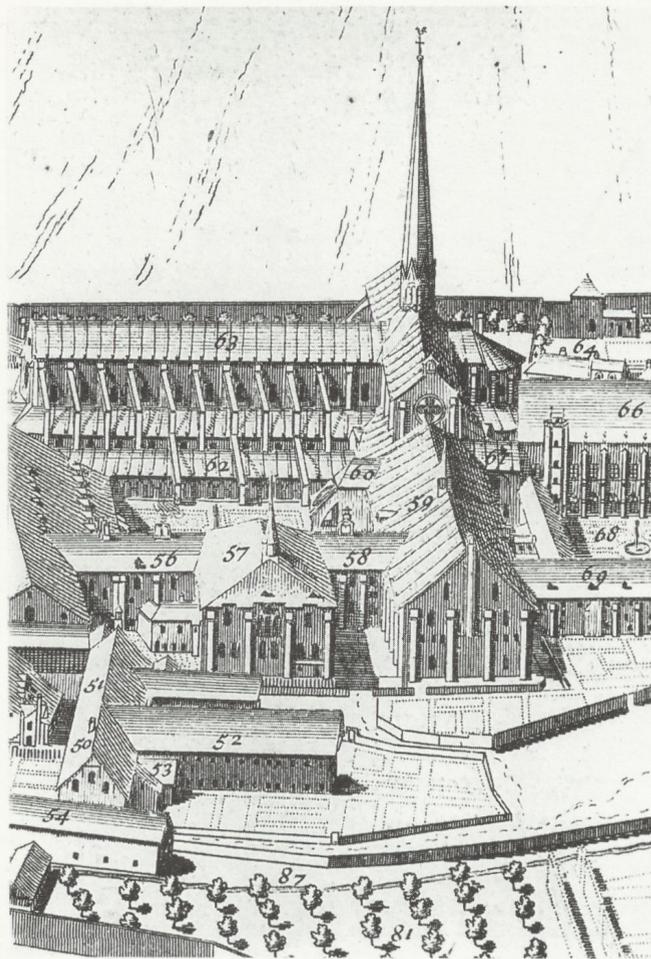


FIG. 9. — CLAIRVAUX, L'ÉGLISE MONUMENTALE,
PLAN DE DOM MILLEY, 1708

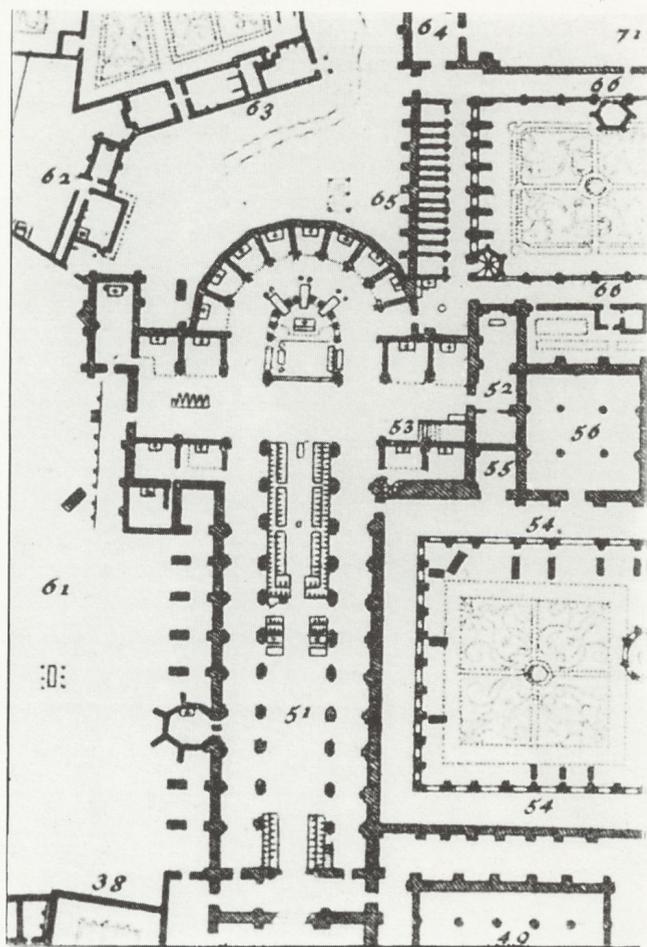


FIG. 10. — CLAIRVAUX, PLAN DE DOM MILLEY, 1708

du Sud, les Cisterciens, influencés par l'ordre réformateur de Hirsau, utilisent la plupart du temps les plafonds de bois plats, la claire-voie étant complètement développée (35). C'est à Eberbach (Rheingau-Kreis), aux environs de 1170/1180, et à Noirlac (Cher), que l'on peut le mieux constater la distance prise par rapport à la variante bourguignonne du « plan bernardin », au type Fontenay. On abandonne le principe additif dans la forme des chevets, on remplace les voûtes en berceau par les voûtes d'arêtes (36). Après 1150, en réaction au type naissant de construction des cathédrales du premier art gothique de l'Île-de-France, les Cisterciens introduisent de plus en plus la voûte d'ogives (37).

A Clairvaux II (1153/1154-1174), après la mort de saint Bernard, un grand mouvement s'épanouit dans la construction des églises cisterciennes pour agrandir le sanctuaire : on aménage un déambulatoire et des chapelles rayonnantes autour d'une abside polygonale (fig. 9, 10) (38). Ce nouveau type de chevet était motivé, généralement de façon pragmatique, par le nombre croissant de moines et donc par la nécessité de multiplier les autels (39). Si l'on considère que les premières églises de Clairvaux et de Cîteaux faisaient environ 100 mètres de long, la question de la place aurait dû jouer un rôle plutôt secondaire. Pour des raisons pragmatiques, on aurait pu tout aussi bien installer des autels supplémentaires dans les transepts ou les nefs collatérales qui n'avaient pas de fonction particulière. Comme Schlink le dénonça le premier, l'édifice de Clairvaux II était une réaction consciente au type de chevet de Cluny III (40). Les Cisterciens en ont copié la construction à étage radial de chevet.

L'autonomie de chaque partie des églises est soulignée par l'étagement. En revanche, sur le plan, ils tenaient à un système binaire qui se composait d'une zone d'arcades et d'une zone de claire-voie qui, généralement, étaient

séparées par une frise. Pour s'opposer à l'architecture clunysienne et soutenir le mouvement du nord de la France, ils instaurèrent le voûtement gothique.

Le chevet de Cîteaux II qui a été reconstruit et agrandi entre 1170 et 1188, avant d'être consacré en 1193, avait tellement subi l'influence de celui de Clairvaux II (qui, lui, avait été consacré en 1174) qu'il entra en concurrence avec ce dernier (fig. 2, 3) (41). Pour varier la forme habituelle du sanctuaire, on y construisit un chevet plus grand et on y ajouta un déambulatoire rectangulaire et des chapelles collatérales rayonnantes, comme à Clairvaux II, mais sur un plan rectangulaire (fig. 3).

Toutes les abbayes premières, sauf La Ferté, ont été dotées d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes (42).

C'est seulement après l'achèvement des travaux de Clairvaux II, en 1174, que l'on a, tout d'un coup, procédé aux transformations des autres monastères premiers. Cette concurrence architecturale ne s'explique qu'en fonction des besoins architecturaux représentatifs dont le niveau de prétention de la nouvelle construction de Clairvaux II servit d'idéal aux autres édifices. Du vivant de Bernard de Clairvaux, Cîteaux, elle-même, n'occupait pas la première place qui lui revenait de droit en tant qu'abbaye-mère. Il semblerait que le rôle dirigeant de Cîteaux se soit consolidé durant la deuxième moitié du siècle, jusqu'à ce que les abbayes-premières, sous la direction de Morimond et de Clairvaux, réclament l'égalité avec Cîteaux, en 1200 (43).

Les quatre abbayes-premières poussaient de plus en plus Cîteaux à prendre le rôle d'une *primus inter pares*, tandis que, finalement, l'indépendance de chaque fille se confirmait aussi de droit (44). Leur nouvelle position en tant qu'abbayes-mères de leurs filiations aura sans doute favorisé aussi la construction de nouveaux bâtiments représentatifs.

Dans ce contexte, il était logique que Pontigny et Morimond dépassent la simple appropriation du plan de Clairvaux et de Cîteaux et qu'elles affichent une structure spatiale innovatrice qui n'avait pas été élaborée au sein même de l'ordre.

Pontigny transforma le « chœur radial » de Clairvaux à la manière d'une cathédrale, c'est-à-dire dans le sens du « premier art gothique » du domaine royal (fig. 11, 12). L'étagement du déambulatoire et des chapelles rayonnantes est presque tout à fait nivelé. L'édifice fut commencé en 1180, sous l'abbé Meinard et terminé en 1205, sous Jean II (45). Le blâme du chapitre général de 1205 montre bien que les contemporains considéraient cette nouvelle église comme luxueuse : Pontigny fut en effet condamnée pour avoir un sol trop pompeux ; le chapitre l'obligea à le supprimer car on pouvait y discerner des « frivolités » (46). L'aménagement d'une sépulture dans l'église pour la reine-mère Adèle en 1204, princesse de la lignée des fondateurs, des comtes de Champagne, atteste des liens étroits qui unissaient l'abbaye et la maison royale de Philippe Auguste (47).

L'intention de créer un domaine royal a sans doute influencé définitivement le choix de ce type (48). Pour

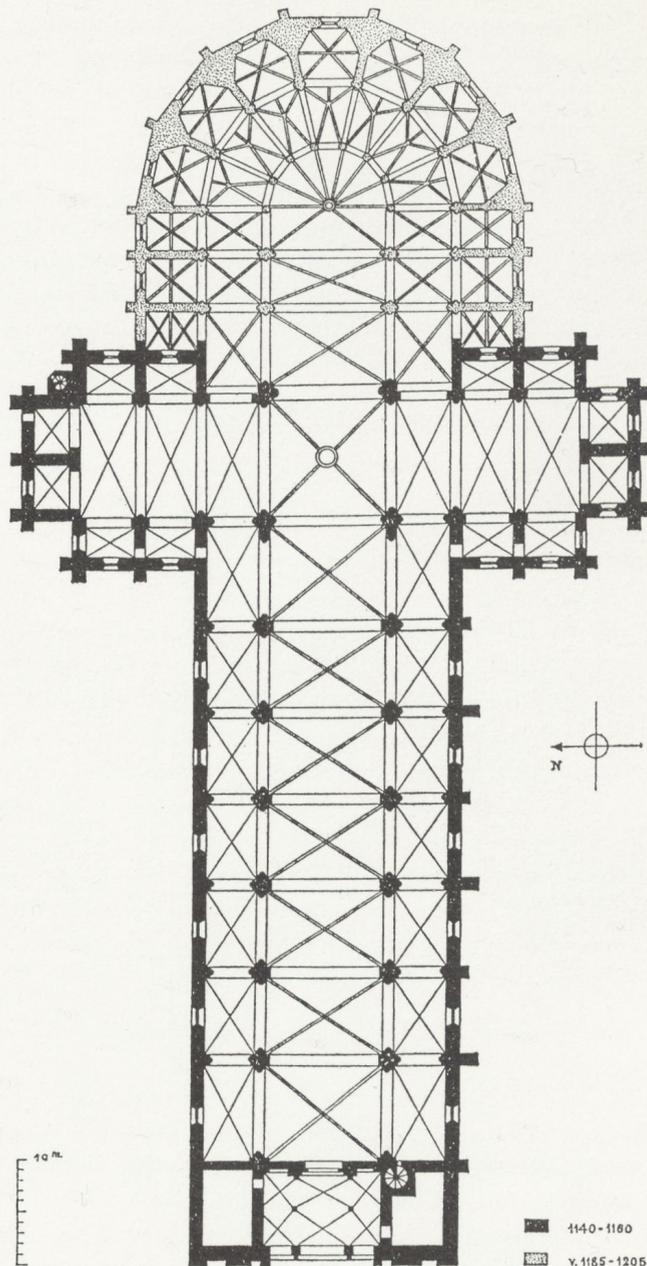


FIG. 11. — PONTIGNY, PLAN D'APRÈS DIMIER

le nord de la Bourgogne, la nouvelle construction de la cathédrale de Sens et le chevet de l'église abbatiale Sainte-Madeleine de Vézelay ont été de la plus haute importance ; elles y sont mêmes devenues des prototypes architectoniques déterminants. A Pontigny, par exemple, on en a adopté les colonnes doubles dans les transepts et sur la façade occidentale.

A la différence de Clairvaux et de Cîteaux, le plan de Pontigny ne présente que deux zones de fenêtres (fig. 12, 3). Bien entendu, dans le dégradé minimal entre le déambulatoire et les chapelles rayonnantes — que l'on peut observer aussi dans le chevet de Vézelay (49) — on trouve encore un dernier reste de l'étagement des chevets de Clairvaux II. De même, le mur presque semi-circulaire des chapelles rayonnantes rappelle Clairvaux II. Contrairement aux sanctuaires à étagement, des arcs-boutants étaient nécessaires à Pontigny puisque le déambulatoire n'était pas un élément statique de la nef centrale. Les murs massifs qui séparaient les chapelles servaient ici de contreforts aux arcs-boutants qui passaient au-dessus du déambulatoire. On peut observer ces mêmes arcs-boutants dans les pays de langue allemande, dans l'édifice circulaire de Marienstatt (1227-1243) et dans les constructions rectangulaires de Lilienfeld et Walkenried (fig. 13, 14).

C'est à Morimond que l'on dispose pour la première fois du déambulatoire et des chapelles rayonnantes à la même hauteur. Peu de temps avant, cette disposition était apparue pour la première fois dans le nouveau chevet de Sainte-Madeleine de Vézelay, en Bourgogne (à partir de 1170 à peu près). Si l'on considère qu'un certain développement s'est fait sentir au sein des chevets cisterciens, d'après lequel la lumière devenait de plus en plus intense dans les chapelles, celles-ci se réhaussant progressivement pour, finalement, être associées au déambulatoire, il paraît alors vraisemblable que le chevet de Morimond ne fut commencé que durant la dernière décennie du XII^e siècle, après Pontigny et Vézelay.

Morimond reflétait en tous points l'évolution et la nouvelle formulation du plan de Cîteaux II. Avec la création du plan de Morimond naissait l'un des contre-projets des cathédrales du nord de la France et l'on oubliait définitivement la querelle architectonique avec l'ordre concurrentiel de Cluny.

Après 1200, on s'inspira de cette forme de « plan Morimond » dans différents édifices de pays de langue allemande, comme à Lilienfeld (à partir de 1206), à Walkenried (après 1209), à Hradischt (après 1230 environ) et, à la fin du siècle, à Salem (après 1299). Or, on constate que des constructions du type de Morimond et de Cîteaux II n'ont été réalisées qu'au sein de la filiation de Morimond, principalement là où les donateurs ou la haute noblesse en général s'intéressaient aux monuments érigés comme les cathédrales.

L'abbé Guido de Morimond, inventeur des nouvelles églises de Morimond et de Walkenried ?

D'après la chronique de Dubois, la deuxième construction de l'église aurait commencé sous l'abbé Guido de Morimond, mais seulement après 1230 (50). D'après les « annales cisterciennes », ce Guido aurait dirigé le cloître à partir de 1199 et serait mort après quarante ans de règne environ, en 1239 (51). Dubois fixait à 1237 l'année de son décès (52).

Cependant, la liste des abbés ne donne aucun renseignement clair se rapportant au début de son règne. En vertu de la « Gallia Christiania », il y aurait eu deux Guido, à savoir, l'un vers 1200 et l'autre de 1214 à 1237, avec, entre-temps, le mandat d'un abbé P... (53). Dans ses recherches sur les ordres militaires, Callaghan a pu prouver le privilège de Guido I^{er} pour Calatrava, en Espagne, en 1195 (54), privilège qui a été ratifié par le pape Innocent III, en 1198, pour l'abbé suivant, Berthold, dit aussi Wetello ou Bezello (55). Par conséquent, la durée du mandat de Guido I^{er} est à situer entre 1194/1195 et 1197/1198. Il est possible de préciser encore davantage l'identité et le début du règne de Guido II : dans un document officiel sur l'abbatiale cistercienne de Walkenried (Kreis Osterode/Harz (Basse-Saxe)) que l'on peut dater entre 1205 et 1209, il est question d'un *abbate Heidenrico, munc Morimundensi* (56). Walkenried était la fille de Kamp et la petite-fille de Morimond. Pour la première fois, en 1705, dans sa chronique sur Walkenried, Johann Georg Leuckfeld faisait allusion à la courte durée du mandat de Heidenreich qui allait de 1197 à 1199, avant qu'il ne fût nommé abbé de Morimond (57). De nouvelles recherches montrèrent qu'il était aussi difficile de situer cet abbé à Walkenried qu'à Morimond. Heidenreich a succédé à son prédécesseur Dietmar en 1200 — année annotée dans la lettre de protection du roi Philippe de Souabe (58) — et, comme on peut le prouver, — a régné jusqu'en 1202 (59). On suppose que Heidenreich aurait été nommé à Morimond entre 1202 et 1204 car on a la preuve que, en 1205, Henri II était déjà à Walkenried (60),

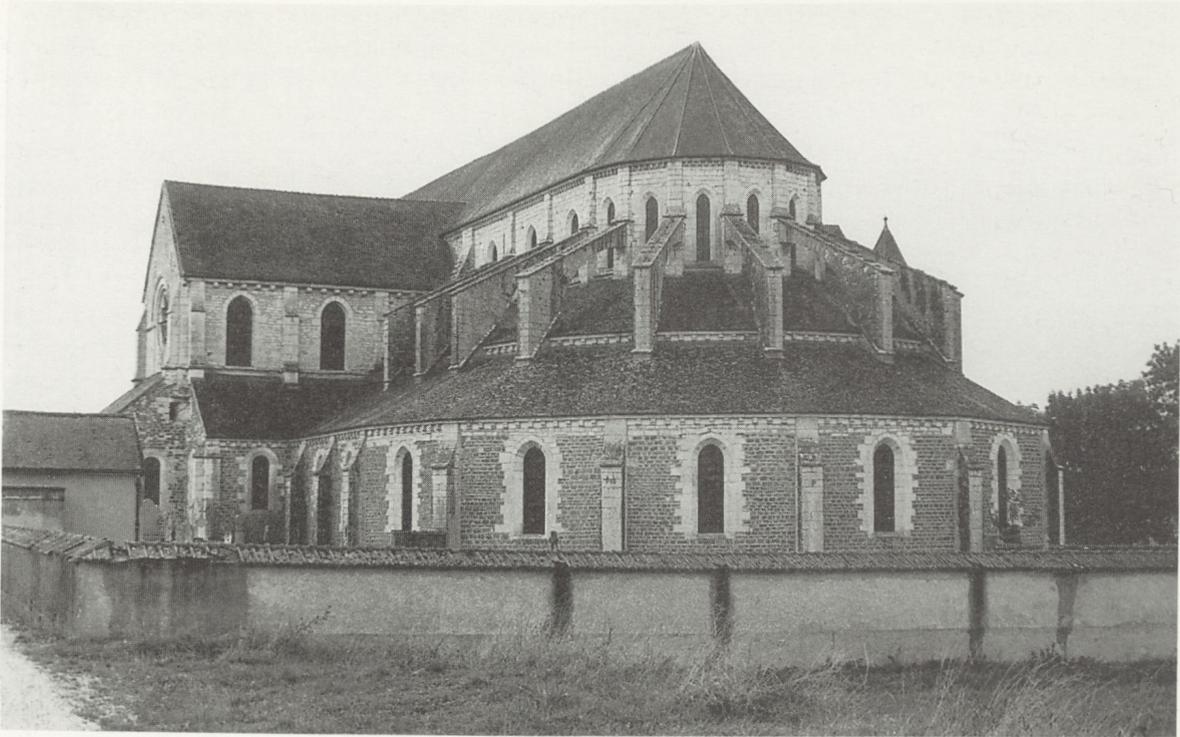


FIG. 12. — PONTIGNY, CHEVET VU DU SUD-EST



FIG. 13. — LILIENFELD, CHEVET VU DU NORD-EST, 1984

et avant celui-ci, Bertold aurait aussi rempli son mandat très bref. On peut donc penser que Heidenreich et Guido II sont une seule et même personne. De cette relation de personnes entre Morimond et Walkenried qui n'avait encore jamais été prise en considération auparavant, des conséquences notoires s'ensuivent quant aux édifices de la filiation de Morimond d'après 1200 : en effet, à Walkenried, à partir de 1209, on construisit une nouvelle église monumentale que Leuckfeld associe au dirigeant d'alors, Heidenreich/Guido :

« Autrefois, l'abbé Heidenreich a réussi à convaincre son cousin, l'abbé Henri II, à construire le nouveau monastère de Walkenried plus au sud, là où on peut encore le voir aujourd'hui (61). »

De même, à partir de 1202/1206, dans la nouvelle fondation de Lilienfeld, en Basse-Autriche, on élève une église qui montre des affinités évidentes avec Walkenried et Morimond.

Les chroniques françaises et allemandes soulignent les bons rapports que Guido/Heidenreich entretenait avec le pape Innocent III ; celui-ci lui confiait des devoirs politiques au sein du Saint-Empire (62). King évoque un « chapitre » qui aurait été dirigé, en Allemagne, par Guido/Heidenreich (63). Il ne s'agit pas là, comme on le prétend souvent à tort, d'un « chapitre provincial » (*Provinzialkapitel*) des Cisterciens (64), mais d'une assemblée unique de cinquante-deux abbés des branches allemandes de la filiation qui a eu lieu à Walkenried en 1209, sous la présidence de Heidenreich/Guido, en présence du roi allemand et futur empereur Othon IV. Il est relaté que Othon fut admis dans la confrérie (*fraternitatis socium*) lors de cette assemblée (65). A cette occasion, il reçut probablement un siège dans le chœur et obtint le droit de vote au chapitre (66).

Après dix ans de combat avec Philippe de Souabe, de la dynastie des Hohenstaufen, qui fut assassiné pour des raisons politiques en 1208, Othon devint soudain le seul monarque. Walkenried resta fidèle aux Hohenstaufen comme la plupart des abbayes cisterciennes et occupa une place importante dans le conflit des territoires des Guelfes, en tant que voisins de ceux-ci. Le fait de se réconcilier démonstrativement dans un endroit stratégiquement important montrait que l'ordre était disposé à soutenir le nouveau souverain. La personne de Heidenreich a sans doute alors joué un certain rôle car il est dit qu'il avait un bon rapport de confiance avec Othon (67). Plus tard, conjointement avec d'autres abbés, il accompagna le souverain à l'assemblée de la cour à Würzburg, au cours de laquelle le roi Othon IV se réconcilia avec les Hohenstaufen en annonçant ses fiançailles avec la princesse Béatrix, une Hohenstaufen. En tant que porte-parole du clergé, il a formulé les modalités de la dispense pour l'union considérée comme incestueuse entre Béatrix et Othon. D'après la Chronique de Slaves, le porte-parole du prince, le duc Léopold VI d'Autriche, publia cette dispense devant tous les membres de l'assemblée (68). A titre de compensation, Othon était enjoint d'entrer en croisade et de reconstruire deux monastères qui existaient déjà, ou bien, conformément au texte de la Chronique d'Othon de Saint-Blaise, il devait fonder un monastère cistercien sur son territoire allodial (69). Selon Leuckfeld, la même année encore, commençaient les travaux de la nouvelle église du monastère de Walkenried. En relation avec les deux lettres de protection (*Schutzbrieife*) détaillées qu'Othon IV exposa à Noël 1209, il est vraisemblable que le nouveau bâtiment de l'abbaye est aussi à considérer comme paiement de la promesse.

Cette supposition est appuyée par le fait que, après la défaite de la bataille de Bouvines en 1214 contre Philippe Auguste et Frédéric II de Hohenstaufen, et pour lutter contre la déposition du pouvoir politique du Saint-Empire qui s'ensuivit, Othon IV s'efforça de tenir sa promesse sur son territoire allodial avec le monastère de Riddagshausen (ville de Brunswick), près de la résidence guelfe de Brunswick, mais alors, dans de nouvelles conditions politiques. Déjà en 1215, Walkenried avait repris le parti de Frédéric II de Hohenstaufen et, de ce fait, n'était plus un interlocuteur (70). A Walkenried, on continuait à construire, nonobstant la constellation politique. Le sanctuaire et le transept de l'édifice étaient terminés en 1240, au plus tard, en 1253 (71).

Les églises cisterciennes du type de Morimond en Allemagne

Dans ces conditions, l'affirmation de Dubois — qui soutenait que le nouveau bâtiment de Morimond aurait été commencé sous l'abbé Guido — n'est pas à rejeter. La dédicace de Cîteaux II en 1193 et l'entrée en fonction de Heidenreich en 1202/1204 à Morimond devraient délimiter la période du commencement de la nouvelle construction. Après environ soixante ans de construction, l'église aurait été consacrée en 1253.

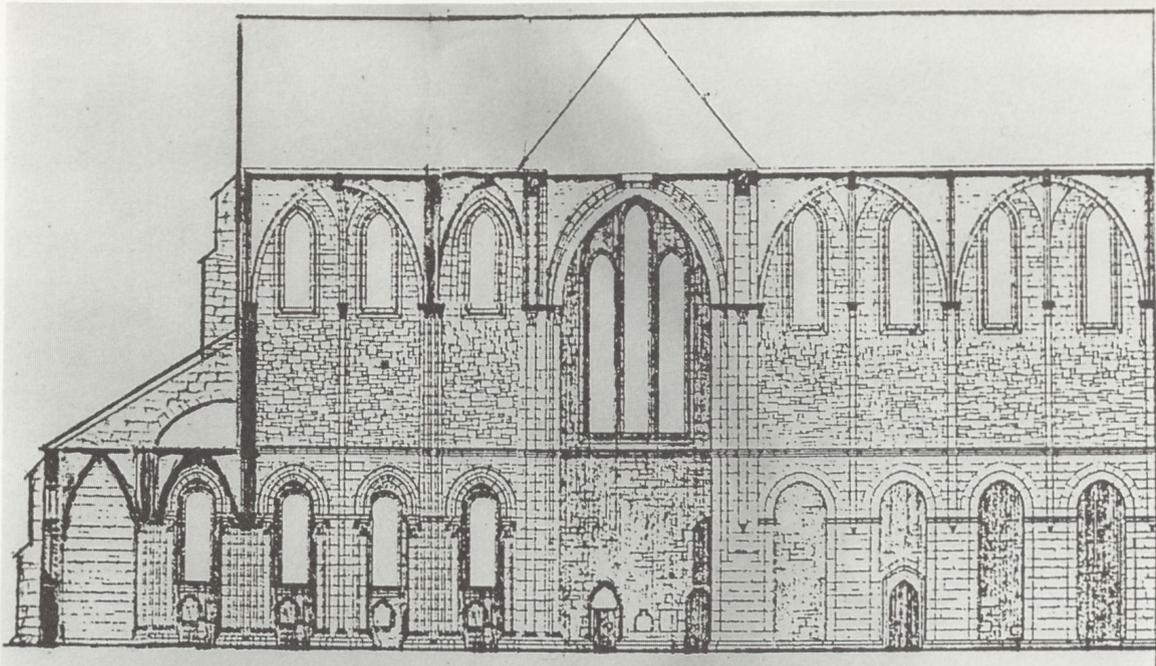


FIG. 14. — WALKENRIED, COUPE LONGITUDINALE (ISOMÉTRIE), RECONSTITUTION DE L'ÉTAT AU XIII^e SIÈCLE

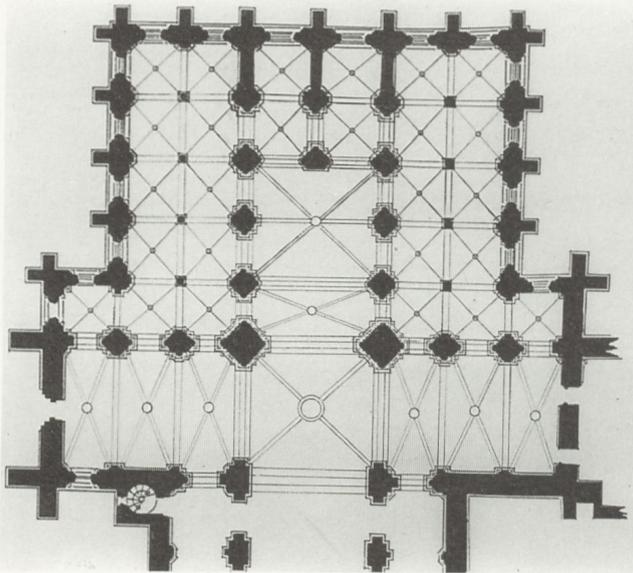


FIG. 15. — WALKENRIED, RECONSTITUTION DU PLAN DU XIII^e SIÈCLE, CHEVET

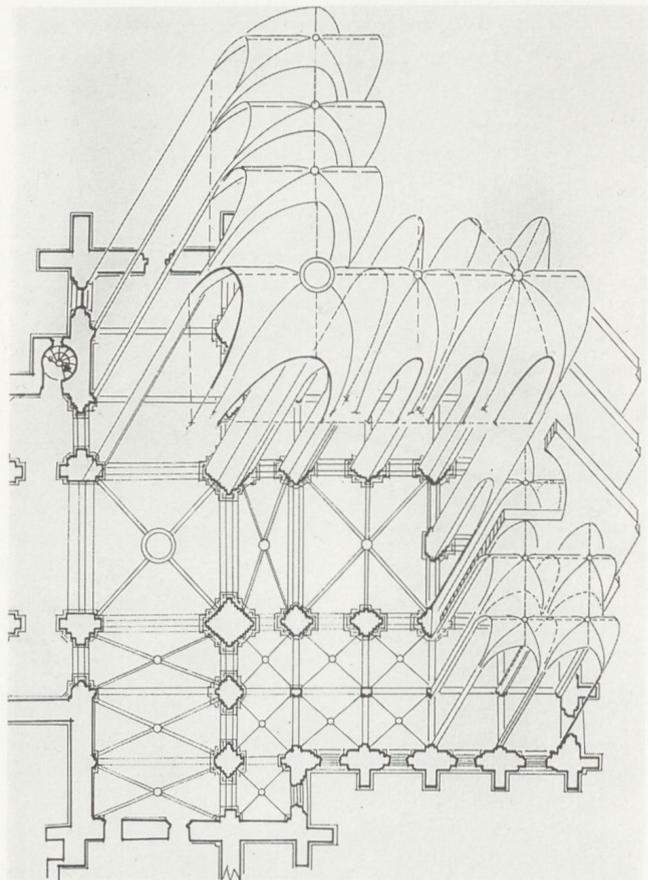


FIG. 16. — WALKENRIED, RECONSTITUTION ISOMÉTRIQUE DU CHEVET DU XIII^e SIÈCLE

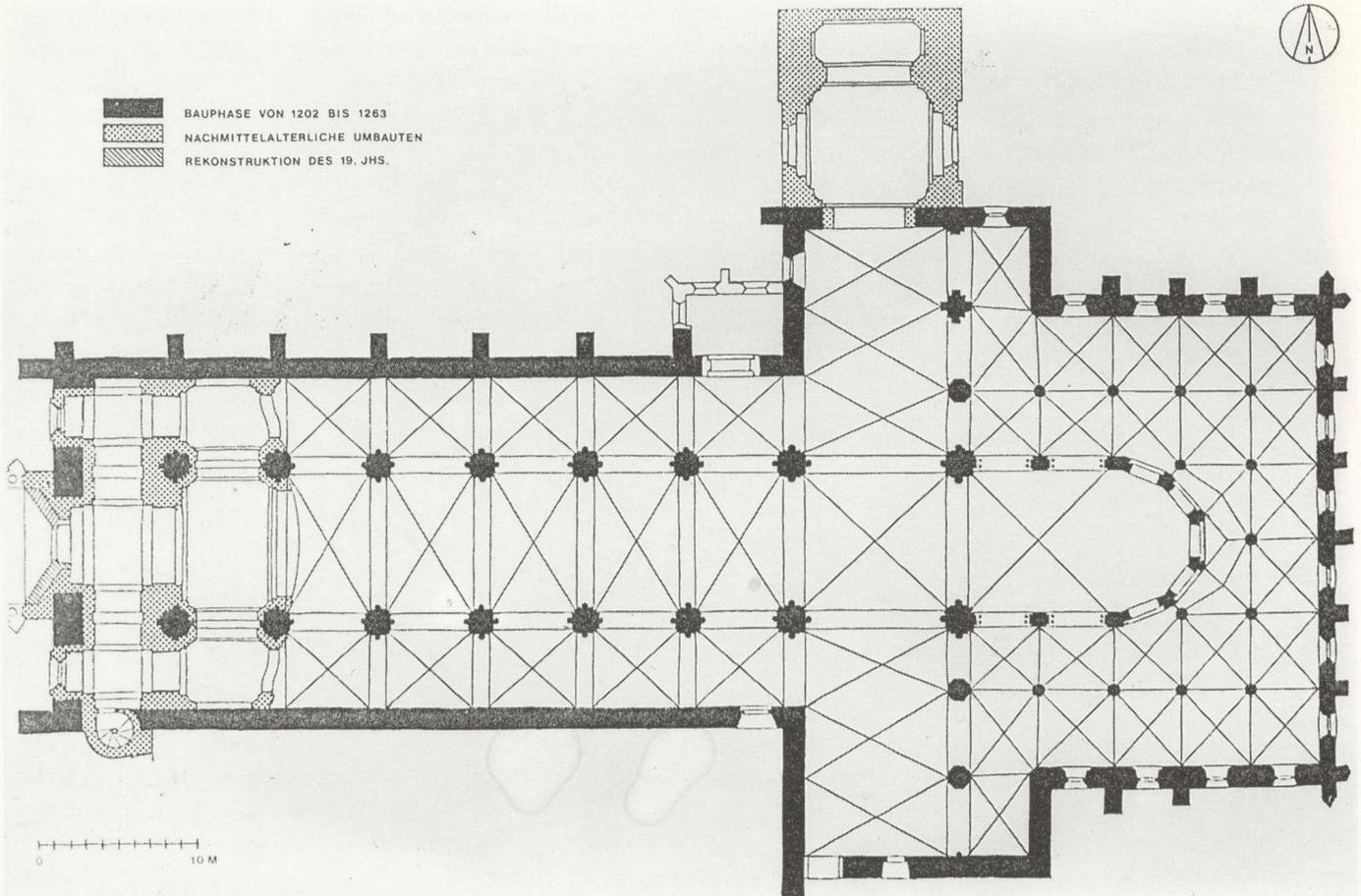


FIG. 17. — LILIENFELD, PLAN ACTUEL

C'est le mérite de Heinrich Grüger d'avoir attiré l'attention sur le fait que les plans de Morimond et de Walkenried avaient des similitudes (72). L'ancien abbé de Walkenried n'aurait pas seulement été à l'initiative de la construction, mais il aurait aussi recommandé sa propre église de Morimond comme modèle. Eu égard aux édifices qui suivirent, la datation de Eydoux de 1160, n'est pas plausible. Pourquoi des abbayes telles que Walkenried, Lilienfeld, Hradischt et Abbey Dore n'auraient-elles dû adopter le type de Morimond qu'un demi-siècle après l'achèvement postulé hypothétiquement vers 1160 ?

Walkenried et Lilienfeld (Basse-Autriche) montrent le même nombre de chapelles (fig. 16, 15-17) qui étaient fusionnées avec le déambulatoire pour former une halle (fig. 17). A Walkenried, à l'est, le poids du mur droit du sanctuaire a été transféré sur les murs des chapelles à l'aide d'arcs-boutants (fig. 14, 16) (73). A Lilienfeld, on n'avait pas eu recours à cette solution puisque le sanctuaire avait un plan polygonal et qu'ainsi, dans la partie orientale également, le déambulatoire et les chapelles formaient une halle démunie de murs de refend. Dans les deux monastères de langue allemande, les transepts étaient plus courts, avec chacun seulement trois travées, mais ils avaient aussi des chapelles collatérales de transept. Tandis que, suivant l'exemple de Arnsburg (Kreis Giessen), la nef de Walkenried était organisée en système alternant, Lilienfeld s'appropriait le plan à sept travées de Morimond, que l'on rencontre aussi à Ebrach (Kreis Bamberg). Lilienfeld, comme Walkenried, était une petite-fille de Morimond et fut construite par le duc Léopold VI d'Autriche, à partir de 1202/1206, avec des dimensions propres aux cathédrales : il avait l'intention d'en faire sa sépulture (74).

Léopold VI, qui remplissait une fonction importante à l'assemblée de Würzburg déjà mentionnée, aurait dû connaître Heidenreich/Guido. En 1212, il participa à la « Reconquista » espagnole, comme l'abbé de Morimond (75). Guido/Heidenreich, en tant que chef de l'ordre militaire de Calatrava, soutint l'armée lors de la bataille

victorieuse de Las Navas de Tolosa contre les Maures (76). Bien que les deux personnes aient été actives politiquement en des lieux identiques, le plan de Lilienfeld a dû être transmis déjà avant, entre 1202 et 1206, directement de Morimond, en passant par l'abbaye-mère de Heiligkreuz (Basse-Autriche).

Si, en vertu des chroniques de Walkenried déjà mentionnées, Guido/Heidenreich a persuadé son successeur de construire le nouvel édifice à Walkenried même, cela signifie, à notre avis, que c'est lui-même qui y a apporté le plan. Puisque les dimensions de Lilienfeld et de Walkenried concordent tant, nous pouvons supposer qu'un seul plan aurait été proposé aux deux monastères, plan qui déterminait structurellement la reconstruction des chevets (77).

A Walkenried, ce plan a été moins réalisé en fonction des liens personnels qui reliaient l'abbé à son ancienne abbaye qu'en connaissance de la position représentative de l'abbaye dans la hiérarchie de l'ordre. Tout ceci se passa indubitablement en jetant un regard sur Ebrach où les travaux étaient commencés depuis 1200, et qui était une fille directe de Morimond. C'est là que, pour la première fois dans la filiation de Morimond et en dehors de la sphère des abbayes-premières et de Cîteaux, qu'un grand édifice de la catégorie de Cîteaux II fut érigé. Ebrach, en Franconie, était l'une des abbayes les plus puissantes et les plus riches du Saint-Empire, aux côtés de Waldsassen (dans le Palatinat), Neuburg (Bas-Rhin), Walkenried et Salem. Comme les autres abbayes, elle fut plusieurs fois « protégée » par les Hohenstaufen qui régnaient alors, et elle servait de sépulture à une lignée de Hohenstaufen (78). Le nouveau bâtiment tenait compte de cette situation. Dans ce contexte, il devient clair que les deux églises de Walkenried et de Lilienfeld, qui avaient été commencées juste après Ebrach et d'après le type de Morimond, tiraient leur choix de type autant de leur position politique dans l'empire et dans le pays que de leurs fonctions de mausolée et d'église promise. D'après leurs prétentions architectoniques, ces deux abbayes prenaient la deuxième place, juste après l'abbaye-première de Morimond; à cause de leur ressemblance structurale, on peut même parler « d'abbayes sœurs ».

La structure des chevets, comme on l'a déjà mentionné, était tellement différente des sanctuaires de Cîteaux et d'Ebrach que, dans les deux cas, indépendamment l'un de l'autre, l'hypothèse émise selon laquelle les nouveaux bâtiments auraient été d'abord commencés d'après le plan de Cîteaux II, en suite directe d'Ebrach, pour adopter plus tard le plan de Morimond, ne repose sur aucun fondement (79). En choisissant cette structure dès le début, Walkenried et Lilienfeld se reportaient à la solution cistercienne la plus actuelle des chevets. De par leurs emplacements géographiques, les deux édifices étaient typologiquement tout à fait innovateurs et ils devinrent des modèles dont les futurs bâtiments religieux de ces régions s'inspirèrent.

Morimond fut le point de départ d'un nouveau type d'église cistercienne qui s'inspirait du gothique champenois de la fin du XII^e siècle et qui se propagea principalement dans les pays de langue allemande. Il n'est donc pas étonnant que ce type ne fut adopté que dans les abbayes les plus importantes en dehors de la Bourgogne, son pays d'origine; en général, elles occupaient une position politique particulière dans l'ordre ou dans l'autorité souveraine. Il est remarquable que le plan de Cîteaux et de Morimond se soit répandu dans les régions éloignées de l'est, en Silésie (Heinrichau/Henrykow) et en Bohême du nord (Hradischt/Hradiste nad Jizerou). Des cours indépendantes, politiquement assez éloignées du pouvoir central des Hohenstaufen, s'étaient développées; et leurs souverains voulaient faire connaître leurs prétentions et leurs positions de donateurs au travers de ces églises monumentales, tout comme Léopold VI ou Othon IV. En ce sens, Hradischt fut la descendante directe de Lilienfeld (80).

Ainsi donc, l'abbaye de Morimond, de nos jours totalement disparue, ne fut pas seulement l'intercesseur mais aussi l'inventeur de ce nouveau type de construction. L'idée de « retour aux sources » de Eydoux s'est non seulement révélée juste mais a montré en outre combien l'architecture cistercienne était une architecture européenne qui est allée bien au-delà des barrières linguistiques et des frontières politiques.

BIBLIOGRAPHIE ABRÉGÉE

- Arn., *Chron. Slav.* : A. v. Lübeck, *Chronica Slavorum*, éd. par G. H. Pertz (*M. G. H. S. Srer*, t. 14).
 Aubert, *L'architecture* : M. Aubert, *L'architecture cistercienne en France*, 2 vol., Paris, 1947.
 Bickel, *Riddagshausen* : W. Bickel, *Riddagshausen. Untersuchungen zur Baugeschichte der Abteikirche* (Braunschweiger Werkstücke, t. 40), Brunswick, 1968.
 Callaghan, *Spanish Military Order Callaghan*, F. O. : *The spanish military order of Calatrava and its affiliates, collected studies*, London, 1975.
 Can. : J. M. Canivez, *Statua Capitolorum Generalium Ordinis Cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1789*, VII vol. (Bibl. de la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. 9-16), Louvain, 1933-1941.

- Chron. Otto. St. Blas.* : *Chronik des Otto von St. Blasien*, éd. par A. Hofmeister (*M. G. H. S. Srer*, t. 47), Hanovre/Leipzig, 1912.
- Dubois, *Chronique* : Abbé Dubois, *Histoire de l'abbaye de Morimond, quatrième fille de Cîteaux*, Dijon, 3^e édition, 1873.
- Dubois, *Chronik* : Abbé Dubois, *Geschichte der Abtei Morimond und ihrer vornehmsten Ritterorden in Spanien und Portugal*, traduit en allemand après la 2^e éd., Dijon, 1853, Münster, 1855.
- Eydoux, *Morimond* : H.-P. Eydoux, *L'église abbatiale de Morimond*, dans *Annalecta Sacri Ordinis Cisterciensis*, 14, 1958, p. 3-111.
- Gall. Christiania* : *Gallia Christiania*, éd. par Dionys Sammarthan et Paul Piolin, Bruxelles, 1876, ff. spec. vol. 4 et 12.
- Grüger, *Morimond* : H. Grüger, *Morimond, die Mutterabtei der schlesischen Zisterzienserklöster*, dans *Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, 29, 1971, p. 1-31.
- King, *Cîteaux* : A. A. King, *Cîteaux an her elder daughters*, London, 1954.
- Leuckfeld, *Antiquitates* : J. G. Leuckfeld, *Antiquitates Walckenredenses*, Leipzig/Nordhausen, 1705.
- Schlink, *Cluny* : W. Schlink, *Zwischen Cluny und Clairvaux. Die Kathedrale von Langres und die Burgundische Architektur des 12. Jahrhunderts*, Berlin, 1970.
- UBW : *Die Urkunden des Stiftes Walkenried*, éd. par Hettling, Grotefend e. a., 2 vol. (*Urkundenbuch des historischen Vereins für Niedersachsen*, t. 2-3), Hanovre, 1852/1855.
- Winckelmann Otto IV : *Philipp von Schwaben und Otto IV* (Jahrbuch für deutsche Geschichte), t. 2 Otto IV, Leipzig, 1878.

* Cet essai est un résumé de ma thèse « *Libido aedificandi* » *Walkenried und die monumentale Kirchenbaukunst der Zisterzienser um 1200* (« *Libido aedificandi* » *Walkenried et l'architecture monumentale des églises cisterciennes de 1200* ») (*Quellen und Forschungen zur Braunschweigischen Geschichte*, t. 28, Brunswick, 1990) (« Sources et recherches sur l'histoire de Brunswick », Brunswick). Traduit de l'allemand par Marie-Reine Collas-Viehbacher.

(1) Dubois, *Chronique* 1873 et Eydoux, *Morimond* 1958 sur l'histoire de l'abbaye, B. Stürzer : *Morimond im Jahre 1890*, dans *Cistercienser Chronik*, 5, 1893, p. 328-336, 362-374.

(2) Voir Schlink, *Cluny*, 1970.

(3) Dubois, *Chronik*, 1855, p. 168 s., 284 ; sur l'oratoire Gauthiers vgl. E. Jolibois, *La Haute-Marne, ancienne et moderne, dictionnaire*, Chaumont, 1858, p. 381 ; A. Roussel, *Le diocèse de Langres, histoire et statistique*, t. 2, Langres, 1873, p. 412 ; Stürzer, *Morimond* (cf. n. 1), p. 362 : la solution de l'abside du deuxième édifice avait déjà été remise en question par A. Holtmeyer, *Die Cistercienser-Kirchen Thüringens*, Jena, 1906, p. 53-46. A juste titre, Eydoux critique, *Morimond*, 1958, p. 56, n. 3, Dubois quand il avance tout à fait hypothétiquement la date du début de la construction à 1230 ; Eydoux, lui, affirme que le nouveau bâtiment aurait été construit sous le règne de l'abbé Guido II. Pourtant, les incertitudes de Dubois ne semblent pas être une raison suffisante pour renoncer à la dédicace de 1253 (*Gall. Chr.*, IV, col. 816). Eydoux est aussi contre un Morimond I sous Gauthier, *Morimond*, 1958, p. 56, 65 s.

(4) L. Naudin, *Atlas de dépendance de l'abbaye royale de Morimond*, dans *Morimond 1784-1787* (Archives départementales Haute-Marne, Chaumont, Sign. Nr. 8 H 185), pl. 5.

(5) Abb. bei J. Salmon, *Morimond. Les moines blancs en Bassigny*, Langres, 1972, l'église est montrée en partant de l'ouest, si bien que le chevet n'est pas exposé.

(6) Cf. H.-P. Eydoux, *Morimond*, 1954, *Une première campagne des fouilles de l'abbatiale*, dans *Cîteaux in de Nederlanden*, 6, 1955, p. 131-136.

(7) Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 66-68.

(8) Voir notes 25, 28.

(9) Eydoux, *L'architecture*, 1952, introduction.

(10) Eydoux, *Une première campagne*, 1955 (cf. n. 6), p. 131-136 ; H.-P. Eydoux, *L'église abbatiale de Morimond*, dans *Bulletin monumental*, 114, 1956, p. 218, 258 ; H.-P. Eydoux, *L'abbatiale de Morimond et la cathédrale de Langres*, dans *Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres*, 5, 1957, p. 5 ; Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 60-63.

(11) Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 63.

(12) *Ibid.*, p. 70 s., 72 ; Ébrach fut considérée comme étant une « fidèle copie » de Morimond.

(13) *Ibid.*, p. 23, 66-68, Cîteaux est désignée comme « plan-frère » par Eydoux, pour la reprise de la datation précoce, cf. H. V. Breuer, *Évolution du plan des églises cisterciennes en France dans les pays Germaniques et en Grande-Bretagne*, dans *Cîteaux in de Nederlanden*, 8, 1957, p. 258 ; P.-A. Dimier, *L'art cistercien*, t. I : *France, La nuit des temps*, 3^e éd., 1982, p. 49.

(14) J. Salmon, *Morimond, son ancienne abbaye*, Langres, 1957, p. 7 s., qui le publia le premier, aujourd'hui dans les archives de l'abbé Jean-Pierre Salmon, Breuvannes (Haute-Marne).

(15) Grüger, *Morimond*, 1970, p. 20 s., a donné comme grandeur d'approche l'échelle 1/2000.

(16) Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 106 s.

(17) *Ibid.*, p. 42 s.

(18) *Ibid.*, p. 43 s.

(19) *Ibid.*, p. 43, appelé Orangerie. D'après les essais de Schlink sur Clairvaux, 1971, p. 121, une chapelle funéraire reliée au sanctuaire aurait pu se trouver à cet emplacement. Cf. W. Schlink, *Zur Bestimmung der Michaelskapelle im Klosterbrach*, dans *Architectura*, I, 1971, p. 121.

(20) On remarque aussi une légère différence entre les plans : les deux nefs orientales se composant d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes sont plus larges chez Eydoux que chez Dom Chautan, chez lequel en revanche, les nefs collatérales sont plus larges. Comme le plan de fouilles n'est qu'un schéma, on ne peut pas savoir lequel des deux plans se rapproche le plus de la réalité. Renvoi bienveillant de Wilhelm Schlink à ces différences, Fribourg. Sur le plan de fouilles, on remarque que les contreforts du mur sud ne correspondent pas aux murs de séparation des chapelles.

(21) Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 106 s.

(22) L. Grill, *Morimond sœur jumelle de Clairvaux*, dans *Saint-Bernard de Clairvaux*, éd. de Commission d'Histoire de l'Ordre de Cîteaux, Paris, 1953, p. 143 ; Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 21 s. ; L. Grill, *Excavations at Morimond*, dans *Cîteaux*, 14, 1963, p. 313-315 ; Salmon (cf. n. 5).

(23) *Gall. Christ.*, IV, col. 818, « *Cono... curavit ecclesiam Morimundensem dedicari, VII idus septembris anno 1253 a Guidone Lingonensi et Arnoldo quondam Senogalliensis episcopis.* »

- (24) H. Hahn, *Die frühe Kirchenbaukunst der Zisterzienser*, Berlin, 1957, p. 235; J. A. Schmoll gen. Eisenwerth, *Zisterzienser Romanik*, dans *Formitas Romanica*, Mélanges à J. Gantner, Frauenfeld, 1958, p. 166; finalement Grüger, *Morimond*, 1970, p. 13, 23 et Schlink, *Cluny*, 1970, p. 93 s.
- (25) Cf. note 13.
- (26) Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 61, 65.
- (27) H.-P. Eydoux, *A propos des fouilles de Morimond*, dans B. Chauvin (éd.), *Mélanges à la mémoire du père Anselme Dimier*, Arbois, 1982, t. V, *Fouilles*, p. 353-355. La problématique des piliers de croisillon de l'est et donc celle de l'existence des chapelles de transept n'est mentionnée ni chez Eydoux, ni chez Grüger, *Morimond*, 1970, p. 25. L'idée de deux phases de construction y est traitée.
- (28) Cf. Eydoux, 1983 (cf. n. 27), p. 353-355. Le pilier de sanctuaire travaillé de façon extraordinaire pourrait s'expliquer par le fait que, à cet endroit, un arc-boutant était posé sur le pilier comme le montre le plan de Dom Chautan; il est possible qu'au XIII^e siècle, l'on installât des arcs sous les toits des déambulatoires et des chapelles, comme je l'ai supposé pour Walkenried. La reconstruction de Eydoux d'un pilier de mêmes dimensions sur le côté sud ne repose pas sur des découvertes mais est une pure analogie avec la situation du côté nord. Là encore, on devrait de nouveau creuser. Au sujet du second bâtiment de Pontigny, cf. N. T. Kinder, *The origine chevet of Pontigny's church*, dans E. P. Lillich (éd.), *Studies in cistercian art and architecture*, t. II, Kalmanzoo/Michigan, 1984 (*Cistercian Studies*, vol. 69), p. 30-38.
- (29) Ainsi déjà Schlink, *Cluny*, 1970, p. 94.
- (30) Bernard de Clairvaux, *Apologia ad Guillelmum, complet*, dans J. Leclercq (éd.), *San Bernardi opera*, t. III, *Apologia ad Guillelmum*, Rome, 1963.
- (31) A propos de la conception mystique de la foi en tant que religiosité affective chez Bernard de Clairvaux, cf. A. Schneider, *Die Gesitigkeit der Cistercienser*, dans A. Schneider (éd.), *Die Cistercienser Geschichte*, Geist, Kunst, Köln, 1977, p. 121; J. Leclercq, *Die Spiritualität der Zisterzienser*, dans Cat. exposition *Die Zisterzienser, Ordensleben zwischen Ideal und Wirklichkeit*, Bonn, 1980, p. 153.
- (32) Cf. les exemples dans H. v. Veltheim, *Burgundische Kleinkirchen bis zum Jahr 1200*, Munich, 1913, *passim*.
- (33) Cf. L. Grill, *Forschungen zum ältesten Zisterzienserbaustil*, dans *Analecta Sacri Ordinis Cisterciensis*, 16, 1960, p. 305 s.; cf. Leclercq, *Spiritualität*, 1980 (cf. n. 31), p. 163, qui voit le remaniement des édifices monastiques et de la liturgie fondés sur « une réforme de la pensée monastique ».
- (34) Eydoux, *L'architecture des églises cisterciennes en Allemagne*, Paris, 1952, p. 39-53; K.-H. Esser, *Über den Kirchenbau des Heiligen Bernhard von Clairvaux*, dans *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, 5, 1953, p. 202-204; déjà contre l'homogénéité du « plan bernardin » chez Schmoll, *Zisterzienser*, 1958 (cf. n. 24), p. 167 s.
- (35) En comparaison avec l'ordre de Hirsau, A. Mettler, *Mittelalterliche Klosterkirchen und Klöster der Hirsauer und Zisterzienser in Württemberg*, Stuttgart, 1927.
- (36) Hahn, *Frühe Kirchenbaukunst*, 1957 (cf. n. 24), p. 49-57.
- (37) Comparer avec Schlink, *Cluny*, 1970, p. 94 s., qui pense que la voûte d'ogives n'a pas été introduite en 1160; probablement d'abord dans la nef de Pontigny, cf. Kinder récemment, 1983, p. 32-34. Peut-être Clairvaux possédait-elle déjà des voûtes d'ogives de bout en bout, à partir de 1154.
- (38) Schlink, *Cluny*, 1970, p. 87-91; A. Dimier, *En marge du centenaire Bernardin l'église de Clairvaux*, dans *Studi su Bernardo di Chiaravalle (Bibl. Cisterciensis, t. VI)*, Rome, 1975, p. 317-320; voir aussi R. Branner, *Burgundian Gothic Architecture*, London, 1960, p. 28. Il n'est pas certain que le nouvel édifice ait été encore construit avec l'approbation de Bernard († 1153). Les chapelles rayonnantes étaient déjà terminées en 1157 et l'abside au plus tard dans les années 1160; voir Schlink, *Michaelskapelle*, 1971 (cf. n. 19), p. 111, qui refuse la date de 1166 pour l'accomplissement du déambulatoire; depuis Aubert, *L'architecture*, 1947, t. I, p. 183, transmis dans la littérature.
- (39) Dimier, *Centenaire*, 1975 (cf. n. 38), p. 317 spécial pour Clairvaux, en général W. Krönig, *Altenberg und die Baukunst der Zisterzienser*, Bergisch Gladbach, 1973, p. 67; W. Bickel, *Die Kunst der Cistercienser*, dans A. Schneider (éd.), *Die Cistercienser*, 1977 (cf. n. 31), p. 237 s., insiste sur le nombre de moines mais aussi sur l'opulence des cloîtres et sur l'image extérieure des couvents qui conduisaient à cette forme d'église.
- (40) Capital à ce sujet, Schlink, *Cluny*, 1970, p. 108-113.
- (41) King, *Cîteaux*, 1954, p. 34, début des travaux d'agrandissement du chœur de Cîteaux situé entre 1170 et 1188..., cf. Schlink, *Cluny*, 1970, p. 91.
- (42) La Ferté aussi a dû être transformée et munie de voûtes d'ogives. Une consécration date de 1210, cf. Aubert, *L'architecture*, 1947, t. I, p. 113, 180.
- (43) B. Griesser, *Rainer von Fossanova und sein Brief an Abt Arnold von Cîteaux (1203)*, dans *Cistercienser Chronik*, 60, 1953, p. 157 s.
- (44) B. Griesser, *Zur Rechtsstellung des Abtes von Cîteaux. Kontroversen um Abt Johannes von Cîteaux (1236-1238)*, dans *Festschrift zum 800-Jahredächtnis des Todes Bernhards von Clairvaux*, éd. par Österreichische Cisterciensercongregation vom Heiligsten Herzen Jesu, Vienne/Munich, 1953, p. 263, 266 s., 294.
- (45) King, *Cîteaux*, 1954, p. 158 s.; Aubert, *L'architecture*, 1947, t. I, p. 189; D. Kimpel/R. Suckale, *Die gotische Architektur in Frankreich 1130-1270*, Munich, 1985, p. 531, refusent de voir une relation entre le don d'une carrière en 1186 et le début du nouveau bâtiment. A partir de considérations historiques sur le style, ils rapprochent Pontigny et le chevet de Vézelay plus à Sens et postulent un commencement de travaux autour de 1170. Pontigny II aurait dû être largement achevée pour les funérailles de la reine Adèle, en 1206: certes, il n'existe aucune raison impérieuse pour une datation.
- (46) Can., 1205, 10; s. a. Ch. Norton, *Varietates Pavimentorum*. Contribution à l'étude de l'art cistercien en France, dans *Cahier archéologique*, 31, 1983, p. 71 s.
- (47) King, *Cîteaux*, 1954, p. 159; *Gall. Chr.*, XII, col. 439 s.
- (48) King, *Cîteaux*, 1954, p. 162, on peut prouver l'existence d'une lettre de protection de Philippe Auguste pour Pontigny 1220/1222.
- (49) A Vézelay, on peut observer cet étagement dans le chœur où une partie du mur situé entre le déambulatoire et les chapelles rayonnantes est décoré d'oculi qui illuminent les fausses tribunes. Pourtant, contrairement à Pontigny, les flèches des voûtes du déambulatoire et des chapelles rayonnantes sont aussi hautes les unes que les autres. En outre, à Vézelay, les chapelles rayonnantes sont individuelles, polygones, dont deux côtés donnent sur l'extérieur. Par opposition à F. Salet, *La Madeleine de Vézelay*, Melun, 1948, p. 81-88, qui fixe le chœur à 1180/1190-1210, Kimpel/Suckale, *Gotische Architektur*, 1985 (cf. n. 45), p. 145, 546, proposent la date de 1165 qu'ils fondent sur Exemption d'Autun et sur la libération du comte de Nevers. En revanche, ils ne datent l'aménagement intérieur qu'en 1180. Voir aussi *ibid.*, p. 145, n. 31.
- (50) Dubois, *Chronik*, 1855, p. 169, voir aussi Dubois, *Chronique*, 1873, p. 500.
- (51) Voir Dubois, *Chronique*, 1873, p. 500, series abbatum Morimundensium, No. 18: « Guido I, coepit ann. 1199 et obiit, cum abbatizavisset circiter quadraginta annis. »
- (52) Dubois, *Chronique*, 1873, p. 500 s., voir aussi A. Manrique, *Anales cisterciennes*, traduit par B. Hiltprand, Ratisbonne, 1739-1742, t. V, p. 52. En tant que successeur, Arnold de Altenkamp, ancien abbé de l'abbaye-fille Kamp, ne dirigea que six mois; non identifié dans

la *Gall. Christ.*, IV, col. 818; et par King, *Cîteaux*, 1954, appelé « a german monk ». Arnold fut l'un des abbés les plus importants de Kamp, voir H. Dicks, *Die Abtei Kamp am Niederrhein*, Kempen, 1913, p. 128.

(53) *Gall. Christ.*, IV, col. 817.

(54) Callaghan, *Spanish Military Order*, t. I, p. 39, Guido I^{er} suivit le deuxième mandat de Pierre I^{er} qui a dirigé de 1178 à 1181 et de 1184 à 1194. Il n'est pas sûr que l'expression employée dans *Can.*, 1194, 31 « bonae memoriae » fasse allusion à sa mort comme l'affirment King, *Cîteaux*, 1954, p. 350 et *Gall. Christ.*, IV, col. 817. L'énigmatique abbé P. dont les dates de 1214, 62 et de 1218, 81 sont prouvées chez *Can.*, est sans doute encore une seule et même personne.

(55) *Gall. Christ.*, IV, col. 817.

(56) *UBW*, Nr. 74.

(57) Leuckfeld, *Antiquitates*, 1705, t. II, p. 68.

(58) *UBW*, Nr. 40.

(59) *Urkundenbuch des Klosters Pforta*, éd. par B. Boehne, Halle/Saale, 1904, Nr. 55, où il est désigné sous le nom de « venerabilis patris nostri Heidenrici abbas de walkenrede ».

(60) *UBW*, Nr. 56.

(61) Leuckfeld, *Antiquitates*, 1705, t. II, p. 68; voir aussi, *ibid.*, t. I, p. 81.

(62) Manrique, *Annales*, 1742 (cf. n. 52), t. V, p. 351-359; Dubois, 1855, p. 157; cf. Winckelmann, *Otto IV*, 1878, p. 258 s.

(63) King, *Cîteaux*, 1954, p. 351.

(64) M. Dietrich, *Die Zisterzienser und ihre Stellung zum mittelalterlichen Reichsgedanken bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts*, Munich, 1934, p. 51.

Il désigne Heidenreich sous le nom de « général de l'ordre », ce qui ne correspond pas à toute la structure de l'ordre mais à sa position vis-à-vis de l'ordre des chevaliers espagnols. Voir aussi Eydoux, *Morimond*, 1958, p. 20, n. 2; il parle d'un « chapitre général » de la branche allemande de la filiation de Morimond; récemment erroné chez B. U. Hucker, *Otto IV in Bamberg. Remarques sur la position de l'empereur guelfe dans la Franco-nie de l'est (1208-1214)*, dans *120. Bericht der Hist. Vereins*, Bamberg, 1984, p. 84.

(65) Textuellement *Arn. Chron. Slav.*, Lib. VII, p. 289; voir aussi Leuckfeld, *Antiquitates*, 1705, t. I, p. 268, t. II, p. 162.

(66) A propos des confréries de Walkenried en général, se référer à F. Winter, *Die Cistercienser im nordöstlichen Deutschland*, Gotha, 1868, t. 1, p. 195; il s'agissait de la confrérie du cloître de Walkenried, pas de celle de l'ordre en général, comme le suppose Hucker, *Otto IV*, 1984 (cf. n. 64), p. 84.

(67) Winckelmann, *Otto IV*, p. 241, 258 s.

(68) *Arn. Chr. Slav.*, Lib. VII, p. 291. Prises de positions différentes et juridiques entre Heidenreich et Leopold lors de l'assemblée, cf. Winckelmann, *Otto IV*, 1878, p. 158, n. 2.

(69) Dans la chronique d'Otto St. Blas., p. 85 s., il est écrit que : « monasteriumque Cysterciensis ordinis in fundo proprio edificaret », dans *Arnold Chronica Slavorum*, Lib. VII, p. 291 : « duas congregationes monachorum preclaras liberrime construat ». Il ne fait une allusion directe à l'ordre des Cisterciens que dans la première version; de la deuxième, il résulte que les cloîtres existaient déjà auparavant et qu'ils n'auraient été que rebâties, ce qui fut, en effet, le cas à Walkenried et à Riddagshausen.

(70) *UB Walkenried*, Nr. 84.

(71) *Ibid.*, Nr. 300, on y mentionne le nouvel autel. En 1240, la donatrice du monastère, Adélaïde, aurait été transférée dans le nouveau bâtiment, cf. Leuckfeld, *Antiquitates*, I, p. 303.

(72) Grüger, *Morimond*, 1970, p. 23-25; cf. a. H. Grüger, *Chortypen der niederschlesischen Zisterziensergruppe*, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 19, 1970, p. 237 s., n. 104, où il dit que Heidenreich aurait convaincu son successeur, l'abbé Henri II, à construire le monastère « d'après le modèle de Morimond ». On ne peut pas trouver cette affirmation concrète dans les chroniques. Leuckfeld, *Antiquitates*, 1705, t. II, p. 10, ne fait allusion qu'aux impulsions que Heidenreich a données à Walkenried, mais nous n'en connaissons pas le contenu, sauf la ferme détermination de commencer un nouvel édifice à Walkenried. Il a fallu attendre le bilan des fouilles archéologiques et l'analyse du plan, ainsi que la restitution de Morimond résultant de ceux-ci, pour montrer que le plan et la structure du chevet de Morimond ont servi de modèle à Walkenried.

(73) Pour la restitution de Walkenried. Voir en détail ma thèse de doctorat et mon essai *Walkenried, Anmerkungen zum Forschungsstand*, dans *Niederdeutsche Beiträge zur Kunstgeschichte*, 28, 1989, p. 9-32.

(74) Cf. B. Nicolai, *Lilienfeld und Walkenried*, dans *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte*, 41, 1988, p. 23-39.

(75) E. Zöllner, *Die Dynastie der Babenberger*, dans *Cat. expo. 1000 Jahre Babenberger*, Stift Lilienfeld, 1976, p. 19.

(76) *Chronicon Burchard et Conrad de Ursperg*, éd. H. Pertz (*Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Germaniae*, t. 16), Hannover, 1874, p. 97; Winckelmann, *Otto IV*, 1878, p. 241, 258 s.; Callaghan, *Spanish Military Order*, t. I, p. 49, n. 5.

(77) Bickel, *Riddagshausen*, 1968, p. 54 s., partit hypothétiquement d'un plan de lignes qui aurait dû servir de base aux églises de Ebrach, Walkenried et Riddagshausen. Ceci n'est pas possible à cause des différences structurales entre les bâtiments du groupe Morimond II et Cîteaux II. Nous savons trop peu de choses en ce qui concerne les sortes de constructions de ces églises, mais la similitude des dimensions des chevets de Lilienfeld et de Walkenried rend vraisemblable un plan de murs commun.

(78) G. Zimmermann, *Ebrach und seine Stifter. Die fränkische Zisterze und der Adel*, dans *Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst*, 21, 1969, p. 162-182, voir aussi, K. Schulz, *Die Rolle der Zisterzienser in der staufischen Reichspolitik*, dans *Cat. expo. Die Zisterzienser. Ordensleben zwischen Ideal und Wirklichkeit*, Suppl., Bonn, 1982, p. 165-193.

(79) De K. Oettinger, *Kirche und Stiftes Lilienfeld. Die Entstehung des Stiftes*, dans *Stift Lilienfeld 1202-1952*, Lilienfeld, 1952, p. 38 s. à R. Wagner-Rieger, *Die Habsburger und die Zisterzienserarchitektur*, dans *Cat. exhib. Die Zisterzienser, Ordensleben zwischen Ideal und Wirklichkeit*, Suppl., Bonn, 1982, p. 197 s., pour Walkenried de H. Pfeifer, *Walkenried, Baugeschichtliche Untersuchungen und Studien*, dans *Zeitschrift für Bauwesen*, 64, 1914, col. 104 à G. Dehio, *Handbuch der Deutschen Kunstdenkmäler* (nouvelle série), Bremen/Niedersachsen, Munich/Berlin, 1977, p. 938.

(80) Sur la datation et la restitution de Hradischt cf. J. Kuthan, *Die mittelalterliche Baukunst der Zisterzienser in Böhmen und Mähren*, Berlin/Munich, 1982, p. 154-193. Zu Heinrichau cf. H. Grüger, *Heinrichau, Die Geschichte eines schlesischen Zisterzienserklosters*, Cologne/Vienne, 1978.